

«Par autan» de François Tanguy, vents mouvants

Anne Diatkine

Libération - 18 novembre 2023



L'ultime création de François Tanguy, mort fin 2022, au subtil décor et à l'intrigue décousue, résume avec justesse l'univers singulier du metteur en scène. Le théâtre de Gennevilliers organise une journée d'hommage et de partage ce samedi 18 novembre.



Le théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine) organise une journée d'hommage et de partage avec le théâtre du Radeau, la compagnie qu'avait fondée François Tanguy en 1977. (Jean-Pierre Estournet)

Quelle chance ! Il est encore possible d'aller voir *Par autan* au théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine), la dernière création de François Tanguy, metteur en scène bien aimé et inspirant pour tant de ses pairs, disparu il y a un an, dans la nuit du 6 au 7 décembre, le jour même de sa première parisienne. Le théâtre organise ce samedi 18 novembre à partir de 13h30 une journée d'hommage et de partage avec le théâtre du Radeau, la compagnie qu'il avait fondé en 1977.

Forcément, l'ultime œuvre prend une allure testamentaire. Nous voici donc face à toute une famille marchant malgré l'ouragan qui courbe leur corps et interdit leurs mouvements. Vraie famille ou famille de théâtre, petite troupe, qui soudainement semble en déséquilibre sur une crête alors même qu'on est dans ce qui semble être un genre de mansarde avec des parois à colmater sans fin, des vitres rafistolées, des murs palimpsestes sur lesquels s'écrit, songeait-on, une histoire du théâtre. Famille de théâtre que le mauvais vent de la mort vient de terrasser.

Rêverie partagée et sensorielle

La scénographie semble signer et rassembler tout l'univers de Tanguy : un intérieur, mais sans cesse transpercé, une multitude de cadres et décadrages, qui modifient et bousculent le regard, l'attirent sur des arrière-cours jusque-là invisibles. Comme souvent chez lui, textes, musiques, acteurs, ustensiles, rideaux écrus, tout est à égalité sur le plateau, sur le même plan. Cela suscite une rêverie partagée et sensorielle. Et comme toujours, rien ne fait décor, ou trompe-l'œil, au point qu'on s'était surprise à la sortie à bois du plancher du plateau comme pour en évaluer la solidité ou l'ancienneté. Personne pour nous reprocher de ne pas suivre l'intrigue ou l'histoire si jamais elle existe. Il nous avait paru entendre les récits fragmentaires de Robert Walser, l'écrivain suisse retrouvé congelé dans la neige en 1956 après une longue

promenade entamée un jour de Noël à la clinique psychiatrique de Berne – oui, c’est bien lui, mais peu importe que la reconnaissance ait lieu, que l’on distingue ou non ses mots ou ceux de Shakespeare ou Tchekhov. Sur le plateau, on avait noté, comme dans nombre de ses spectacles, la grande table rectangulaire en bois, celle des banquets, meuble récurrent et élément solide, pour une mise en scène aussi mobile qu’un rêve qui s’échappe. Et il y a le vent, un grand vent, l’autan du titre, le vent des fous qui ravive chez le spectateur le souvenir ancien de dessins d’albums pour enfants – de [Claude Ponti](#) et [d’Ungerer](#).

On ne se serait pas risquée à évaluer précisément la temporalité durant laquelle se déroulent ces tableaux – une nuit, une saison, trente ans, une éternité ? Quant à l’époque, disons, comme les enfants, qu’il s’agit de «l’ancien temps», la fin du XIXe, le début du XXe, et que ça n’a aucune importance tant cette maisonnée, malgré ses chevaliers, sa mariée en blanc, et autres figures semblent issus le plus prosaïquement du monde, de la Fonderie, ancien bâtiment industriel, puis garage, au Mans, où vivent ou vivaient la troupe et le metteur en scène disparu. Les murs qui tiennent malgré l’autan et le jeu des acteurs paraissaient condenser l’énergie qu’il fallait à François Tanguy pour persister dans son art au fil des décennies.

Ennui collectif

Après le spectacle, on avait questionné Anaïs Muller, 37 ans, qui vit avec *Par autan* sa première expérience avec le théâtre du Radeau. Participer à l’élaboration du spectacle – six mois de répétitions sur place quand la plupart des spectacles se bouclent en trois semaines – fut comme « entrer *dans un poème* », « *l’esprit de Tanguy* ». Vivre sur place, s’imprégner des lieux, faire même l’expérience de l’ennui collectif et en tout cas d’une certaine lenteur, furent pour elle l’une des voies d’accès au metteur en scène. Le maître mot, nous avait-elle confié, était « en *douceur* ». Douceur des déplacements, de la cavité de la voix, de cette plongée sensorielle.

Un ami de François Tanguy nous avait expliqué que le metteur en scène préférait répondre aux questions en proposant des livres. Mais pas forcément immédiatement, il prenait son temps avant d’apporter un volume, qui lui semblait plus adéquat que tout ce qu’il pourrait dire. On avait cherché ensuite dans les archives du journal des entretiens avec le metteur en scène, et l’on avait fait chou blanc. Ce même ami nous disait qu’en tournée, François Tanguy avait coutume d’habiter et dormir dans les théâtres qui accueillaien sa pièce, décors ou loge. Il y reste.